

Ils se seront croisés...

Dans le lointain du port de Ouistreham, des ombres enrubannées d'auras brumeuses formaient le long des lisses blanches des amas difformes et sans couleurs. A quelques mètres, trois silhouettes s'agitaient au-devant des rebonds d'un ballon, un ballon de foot, à voir les postures des gosses et leurs courses les uns vers les autres. Ainsi, « Mbappé », sans doute un adolescent, « Griezmann » le plus petit et « Wendie Renard », puisqu'une demoiselle est de la partie, dribblent les fraîches nappes de brouillard tout en se défiant les uns les autres. Des voix que l'écho rend au lointain tout à fait indistinctes.

De l'autre côté de la rue sont les cahutes des chalands, les manèges, les jeux à tirettes, tout cela illuminé comme à la fête foraine, estampillé de pancartes bilingues depuis que, dans un incessant va et vient, le ferry projette au gré des marées son étrave d'ici à Portsmouth et s'en retourne.

L'escorgat, lui, de la cellule de son camping-car « Iveco », serait parfaitement étranger à la scène, si ce n'est cette incertaine mouvance à sa droite et les éclats de voix, les rires, mais aussi les temps de connivence dont il ne perçoit que le ramassis des corps. Juste en face, la calandre du camion affronte le sel du bras de mer à l'étale. Sur sa gauche, l'ogre blanc souffle contre la grisaille son haleine noirâtre.

La file commence à se former pour l'embarquement. L'heure a sonné d'aller la rejoindre, depuis qu'ils se sont déchirés l'intérieur, à hurler, jusqu'à sombrer chacun de leur côté des

eaux... Une heure gagnée sur Greenwich et le sordide.

Le cœur chargé d'espoir, il tourne la clé de contact. A droite il ne voit plus les joueurs de foot. Seulement accoudées aux balustres du grand bassin de sombres ribambelles aux yeux ardents, de fièvre et de désir, à chercher l'impossible proie.

Brusquement, quelques-uns se détachent, aimantés par le dos d'un camion mal bâché, une fermeture sans cadenas, un fond plat où se glisser. Bientôt, les lueurs spasmodiques d'un bleu profond viendront bigarrer le sol et le plan d'eau. Les assaillants seront arrêtés, rendus avec leurs compagnons d'infortune à leurs frêles abris dans un fourré des alentours. Ils sont là des centaines, jetés contre cette côte, à s'accrocher à la moindre aspérité qui leur permettrait de passer de l'autre côté du « channel ».

— Ah les migrants ! marmonne l'escorgat, enclenchant la marche arrière.

C'est là que deux événements se télescopent. Le premier la sonnerie du portable posé sur la banquette passager. A peine a-t-il décroché, qu'il entend un grand choc dans la carlingue ! C'est le deuxième.

— Hi. Are you Mister Dreville, Dorothy Walson's husband ?

Second bang dans la portière !

— Aille am sori bat aille dont spik ingliche, s'entend-il bredouiller quand un autre coup frappe l'arrière.

— Je vais dans votre « langage » vous parler, fait la voix d'outre-manche.

Un coup d'œil dans le rétro, c'est « Griezmann » et « Wendie Renard », avec leur satanée boule de cuir... Il actionne la clenche, passe au point mort, déclipse la ceinture de sécurité et s'extirpe de son siège, portable à l'oreille !

— Votre femme, ce matine... Elle a laissé une écritiure...

L'escorgat est là dehors, campé sur ses jambes, avec les deux gosses qui shootent dans son camion en ricanant... Il fait un pas menaçant...

La voix dans le téléphone insiste :

— Pour vous... Je peux la lire à vous ?

— Allez-y...

La voix cherche à rendre les mots qu'elle comprend mal le plus pointus possible :

— « Ne m'en veux pas, ne viens pas à Londres... C'est mieux ainsi... It's written. Avec votre nom et votre « phone number » !

Cela fait deux fois qu'il a failli choper un des gosses... Un dernier tir. L'escorgat bloque le ballon. Les gamins détalent !

— Allo... Mais « wou are iou » ?

— Dan West, police officer ... Votre femme... s'est donné fin à sa vie, ce matine !

Tout est tombé d'un coup d'un seul, le téléphone, le ballon, les bras... La nuit !

Dans un tel chaos, l'arrière-plan de la scène lui aura échappé : contre la portière ouverte s'est

faufilée l'évanescence du troisième joueur, l'ado, au grain de peau couleur de son ombre. C'est « Awa », le jeune Burkinabé du camp des bosquets. Il a scellé avec ses compères autochtones une amitié qui vient de se cristalliser en le plus innocent des délits de solidarité.

Alors, pendant que ses amis font la nique à leur victime, il a pu se faufiler jusqu'au passage de roue, à l'arrière gauche. Là, il se glisse dans un des coffres du lit dînnette, convertible en couchette. Ainsi se trouve-t-il, surexcité, éperdu de joie, mort de peur, enfoui dans les couvertures, doudounes, toutes sortes de plumages douillets qui lui feront le plus doux des voyages jusqu'à la perfide Albion.

Bien calé dans l'ouate providentielle, il sort de son blouson son seul trésor : le téléphone portable. Le mieux est de l'éteindre. Dans l'obscurité, il aura tout le loisir de suivre son périple tel que les copains l'ont décrit, dans tous les dialectes, les chansons de geste. Les soubresauts des essieux, des voix mêlées de bruits métalliques. Et l'imperceptible ballant... Il a bien trop roulé chaviré chahuté au fond des canots, dans les miasmes de congénères à l'article de la mort pour ne rien craindre de ce bateau blanc.

Il est donc aux aguets. Un claquement étouffé, un souffle. Il sent vibrer le sol. Le français vient de réintégrer l'habitacle. Awa entend rebondir le ballon confisqué et sourit intérieurement. Un coup d'accélérateur. Un murmure profond, un sanglot que le migrant n'assimile à rien. Puis un claquement sur le méplat du tableau de bord !

— Pourquoi tu m'as fait ça, bon Dieu !

Les deux mains sur le volant, l'escorgat s'exhorte enfin au calme... Il enclenche la marche arrière et vient lentement rejoindre la file en attente d'enregistrement.

— Manquait plus que ça !

La pluie commence à tomber, projette sur le pare-brise des étoiles éblouies par les éclats des fanaux, fleurs d'albâtre des feux de poupe, rouges sang à bâbord... Awa vit dans sa cachette chaque à coup comme une victoire... Pourtant, il sent soudain comme un sursaut. Mais dans le noir, ainsi posé sur le côté, il lui est difficile de se représenter les choses. Il a entendu crier... Puis un long coup de klaxon !

L'escorgat a donné un brusque coup de volant. Il sort de la file à contre sens. Deux militaires de l'opération sentinelle pointent leurs armes. L'homme descend la vitre de sa portière...

— Déconnez pas les gars... J'y vais plus, là-bas, chez les rosbifs !

Les militaires se regardent. L'un d'entre eux s'approche de la portière, il jette un œil dans la cabine... L'autre, le poing serré sur son « Famas », commence à faire le tour.

— J'avais un rancard... Elle m'a juste posé un lapin. Je viens d'avoir l'appel...

— Eh, vous êtes sûr que vous êtes en état de conduire ?

S'ils savaient ! En état de conduire ! Un an d'alcooliques anonymes, un an de désintox'. Tout ça pour en arriver là !

—Un coup de blues mec. Je viens de me faire larguer, alors je vois pas pourquoi j'irai m'emmerder à rouler à gauche avec un volant à gauche, point barre.

Le militaire siffle entre ses lèvres. Son collègue rapplique. Ils se concertent.

—Allez-vous reposer, ce serait plus raisonnable.

— Vous avez des traces de ballon partout sur la carrosserie...

— Ouais, des gosses... Merci Lieutenant !

Et l'escorgat sort du ponton d'embarquement.

Juste avant le feu rouge qui donne accès à la route de la plage, deux ralentisseurs donnent l'illusion de roues dans un sabot, d'un arrimage, d'autant que l'escorgat prend la première place de parking, pour réfléchir. Un fort vent de terre secoue toute l'ossature du camion.

Awa, dans la touffeur et l'obscurité, vogue déjà dans les rouleaux déchainés de la Manche. L'escorgat, penché sur le volant, yeux clos, rassemble ses esprits. Juste assez longtemps pour que l'adolescent, ivre d'espoir, s'endorme.

Finalement, les yeux fiévreux, le front bas, le camping cariste opte pour la route de la côte... Hermanville, Luc sur mer, Courseulles, Arromanches, la mer crève de loin en loin le paysage de sa noirceur poisse où reflète une Lune alternative. Jusqu'à chaque petit port soudain grêlé de l'ocre des éclairages urbains. Tout son être est ramassé là, sur le cercle de cuir qui guide son destin, encore une fois renversé.

Port en Bessin. Pour lui, il y a en cet endroit quelque chose de l'originel et d'une beauté tragique. L'escorgat s'est faufilé dans les rues étroites jusqu'au pont tournant. Il s'est arrêté dans l'ombre crépusculaire de la tour Vauban, pare-brise face à la Manche. Ici, ils venaient se ressourcer, quand leur vie était trop démantibulée. De longues balades, écharpes dans les yeux, à enjamber les cannes à pêche des pêcheurs du dimanche... Ils allaient à la « Marie du Port » briser les pinces de tourteaux arrosées de Chardonnay, à la mémoire de Simenon...

Tout à son évocation, l'escorgat a quitté le poste de conduite. En soupirant, il est allé s'asseoir sur la banquette, dans le coin repas. Il a tendu le bras vers le frigo. Une valse-hésitation... Il gardait toujours cette bonne vieille bouteille de grappa au frais des rayonnages, c'est ainsi qu'ils la boivent à Venise.

Juste sous lui, un tout autre voyage. Awa vient de s'éveiller. Il n'ose pas allumer son portable. L'absence de mouvement lui fait imaginer que la traversée est terminée, qu'il est à quelques centaines de kilomètres de Londres... Mais il lui faut s'armer de patience. Le français est au-dessus de lui. Il faudra saisir l'instant pour s'extirper de sa prison. Mais il commence à souffrir de tous les membres ; il a faim, soif, et d'autres envies moins nobles.

C'est l'occasion de glisser dans une semi conscience. Ainsi, il convoque les sombres souvenirs, depuis le Burkina jusqu'à la France, la côte Ouest, et ce piège à rats qu'est devenu Ouistreham pour les gens de son espèce.

De Banfora à Bobo-Dialasso... Départ de nuit, avec Sayouda, le frère aîné qui, armé d'un exceptionnel courage ou d'une dévote inconscience, avait accepté de la prendre sous son aile : «maintenant Awa, tu es un garçon ! Sinon, ils vont te manger ! Prends ce ballon, ne le quitte jamais, tu veux aller jouer au PSG, d'accord !». Elle s'était comprimée les seins dans des tee-shirts, coupé les cheveux, mis un gros bonnet. Les passeurs n'y avaient vu que du feu ...

Voyages nocturnes, dans d'improbables guimbardes. Promiscuité, violences, bagarres... les odeurs de pisse et de merde... Ils avaient dû cacher l'argent dans leurs orifices naturels. Bringuebalés de taxis brousses en pickups délabrés, de minibus en bennes cerclées de grossières tiges de bois pour se retenir. « S'il tombe, tu tombes avec, t'es mort ! ». Des mois d'enfer, avec ce ballon, gage insignifiant de sa pseudo masculinité.

Pour Sayouda, le rêve se brisa sur l'Atlantique Nord en Mauritanie, près de Nouakchott. Un des passeurs, davantage à l'écoute de l'animal en lui, avait tout compris. Il n'attendait qu'un instant pour assouvir sur Awa ses plus bas instincts. Cela se produisit à l'arrivée des zodiaques qui devaient les emporter sur Tan Tan. Pendant les palabres qui s'ensuivirent, Sayouda vit le mouvement du prédateur vers sa sœur. Il se précipita et l'entraîna dans l'eau, où il trouva la force de lui écraser le larynx, jusqu'à le noyer. Un coup de feu claqua. Sayouda s'effondra. Awa n'eut que le temps de le voir mourir dans ses bras. Et récupéra la liasse que son frère avait gardée en lui. C'est ainsi qu'elle put sauver sa vie, en payant ces ordures qui les abandonnèrent à quelques miles des cotes...

Beaucoup moururent. La petite flotte parvint à rejoindre les longues plages à proximité de la frontière marocaine, hors la vue des gardes côtes... La mer les jeta comme des fétus, épuisés, la bouche ouverte dans le sable. Mais il faudrait encore aux rescapés trouver d'autres hyènes qui les mènent jusqu'à Ceuta.

Jamais elle ne pourra gommer cet épisode... Un camion-citerne arriva bientôt après que chacun d'entre eux eut versé un écot hautement prohibitif. Ils durent gravir une courte échelle. L'un des truands leva la porte du trou d'homme. Ils furent jetés au fond de la cuve. La porte de fer se referma... Ils entendirent qu'on tournait une vis sans fin sur eux... Quelques trous percés à la hâte dans le sommet de la cuve laissaient filtrer des tiges de lumière blanchâtre. L'odeur était abominable et suffocante : un hydrocarbure quelconque dont on n'avait su se débarrasser des impossibles effluves. Près d'Azrou, le moteur du tracteur flancha. Les deux chauffeurs s'enfuirent en les laissant enfermés au gros du soleil. La moitié mourut encore. A force de cogner les parois de fer jusqu'à l'os des phalanges, un camionneur finit par les entendre et les délivrer... Il les abreuva, des larmes plein les yeux. Il prit Awa et son ballon de foot par le bras, un autre jeune homme pas trop mal en point et les fit grimper dans sa couchette, l'index en travers de la bouche. C'est ainsi qu'Awa put rejoindre la zone de transfert de Ceuta.

Elle eut encore de la chance. Là, elle rejoignit une trentaine d'exilés, tous aussi décharnés et démunis. En zodiac, ils réussirent à rejoindre la plage de Tarifa, à l'extrême pointe de l'Andalousie. Le groupe fut pris en charge par la Garde civile. Finalement, la jeune femme avait réussi à s'évader

du centre d'internement temporaire dans lequel elle avait été conduite. Il lui restait un peu d'argent, elle avait fait des petits boulots. Peu à peu, elle était remontée vers le Nord en s'unissant de ci de là avec d'autres clandestins, et sans jamais avoir à dévoiler le secret caché derrière le cuir pelé de son ballon, même si ses cheveux repoussaient.

C'est un mouvement brutal qui la propulse hors de son intérieure errance. Au-dessus de sa tête, un carambolage, un grognement... Son hôte, toujours ignorant du service qu'elle pense qu'il lui rend, mais rond comme une queue de pelle, vient de chuter, puis de se rétablir. Awa entend une porte claquer... L'escorgat dans la plus infecte des souffrances rend le fruit de ses entrailles en feu dans les toilettes. La jeune femme sait qu'elle n'aura d'autre chance. Elle soulève le couvercle de son refuge et saute dans le carré. Elle aperçoit son ballon contre un des meubles encastrés. Elle s'en saisit, actionne la clenche de la portière et se jette avec déliquescence dans le froid de sa nuit anglaise.

Quelques instants tragiques passent, juste pour l'Escorgat l'idée de s'en aller rafraichir sur la jetée, au plus près du ressac.

L'embrun claque fort le granit des contreforts, dans d'implacables projections de perles d'eau crémeuse. C'est là qu'il la voit au lointain, posée contre l'horizon, au pied du sémaphore. Elle est campée debout comme à la proue d'un navire, face à la Manche qui gronde.

Elle sait qu'elle n'a pas traversé. Elle a laissé la bise emporter son bonnet. Sa longue chevelure, comme un étendard à sa liberté trahie, flotte et ondule dans les bourrasques. Elle tient encore contre elle le ballon qu'il reconnaît aussitôt...

Alors qu'il comprend tout, elle tourne vers lui ses grands yeux sombres, perlés du plus profond désespoir...

Pour découvrir l'univers du lauréat de la 14^e édition du concours de nouvelles :

[Cumulonimbus ou le pépin de Papi](#)

[Madame boule d'ogre](#)